Prix : 5 F. N° 431 — JUIN 1987

Le lien

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

JUIN 1940 — Le temps où dans l'Europe en guerre tant d'hommes perdirent la liberté ! Le chant du poète monte de la nuit étendue...

ECROULEMENT

Dans la nuit,
Sous la pluie,
La longue file grise
Indécise
Des prisonniers
Soupire
S'étire
Implore
L'aurore
Du jour dernier.

Ils ont laissé là-bas, au doux pays de France
A l'automne sanglant leur cœur et leur foyer.
Ils ont vu s'évanouir encor leur espérance
En ce monde meilleur qu'ils voulaient édifier.

Ils ne demandaient rien, rien qu'une vie paisible,
Du travail et du pain pour eux et leurs enfants,
La Liberté, l'Amour. Et le spectre terrible
De Mars reculait dans l'infini des ans.

Ils n'avaient pas de haine. Et tous ils voulaient [tendre
Par-dessus la frontière, aux peuples moins heureux
Une main fraternelle. On pouvait bien s'entendre !
La bonne volonté suffisait à leurs yeux.

La guerre n'était plus pour eux qu'un affreux crime,
On pouvait l'affubler de glorieux oripeaux,
Le monde qu'ils aimaient en serait la victime,
Ils ne voulaient plus voir de sang sur les drapeaux.

Pourtant ils sont partis. Ils se sont laissé prendre
Aux éternels pièges, à la loi du plus fort.
Mais combien étaient-ils, parmi eux, à comprendre,
De ces hommes jetés en pâture à la Mort ?

Et des brouillards du Nord à la plaine d'Alsace,
Des doux soirs de septembre aux clairs matins de mai
Ils ont peiné, souffert. Deux mondes, face à face
Se défiaient, hésitants. Et le monde dormait.

Ils gardaient le décor de la « grande dernière »
Ces champs, ces bois, ces prés où tant de sang coula ;
Et tout en les gardant, ils songeaient que leurs pères
Avaient espéré mieux que ce vieux monde là.

Quand ils jetaient parfois un regard en arrière,
Ils jugeaient durement leurs chefs et leur pays.
Mais lorsque l'ouragan ébranla la barrière
Ils avaient tenu bon. On leur cria « Repli ».

De la plaine des Flandres à la Seine, à la Loire,
Ils se sont repliés, combattant bravement,
Sans chefs, sans munitions, ils marchaient, et [l'Histoire
Contemplait, étonnée, ce grand écroulement.

Puis ce fut le silence et la grande défaite
Immense craquement d'un monde vermoulu,
Armes jetées à terre. Une guerre était faite
Et perdue. Eux, du moins, ne l'avaient pas voulu.

Lors on les emmena sur les routes de France
Jusques aux bords du Rhin, qu'ils avaient défendus,
Morne troupeau sans joie, sans pain, sans espérance,
Ils allaient, par la faim et la douleur mordus.

Strasbourg les accueillit, sa haute cathédrale
De loin les attirait, comme un symbole mort
Que Dieu n'habitait plus. Leur pensée machinale
Espérait y trouver un peu de réconfort.

Las ! Ils ont vécu là dans la lente souffrance
De la faim qui tenaille et du cœur angoissé,
Ils espéraient du moins des nouvelles de France.
L'oiseau qu'ils attendaient, hélas, n'est pas passé.

Alors, ils ont franchi le fleuve et la Montagne
Captifs mais non vaincus. Dans la noire forêt,
Prisonniers sacrifiés à la grande Allemagne
Ils vont traînant leur vie comme on traîne un boulet.

Ils songent au passé, à leur pauvre Patrie,
Aux doux bonheurs enfuis, à l'épouse, à l'enfant
Qu'ils ont laissés là-bas ; et leur âme meurtrie
Peine et tourne sans cesse en un cercle étouffant.

Ils souffrent sans gémir, si parfois la prière
S'élance de leurs lèvres et monte vers les cieux
C'est pour les leurs qu'ils prient. Et des mots que [leur mère
Jadis leur apprenait, jaillit l'espoir en Dieu.

Quand leur cœur attristé nourrit une amertume
O Modernes tyrans, c'est à votre intention.
Un jour, ils sortiront, malgré vous de leur brume
Et vous demanderont compte de leur Passion.

Oh ! prenez garde, alors. Ce monde qui s'écroule
Retombera sur vous. Une autre humanité
Naîtra de la clameur immense de la foule,
Où régneront l'Amour et la Fraternité.

Le vent d'automne
Monotone
De feuilles empourpre les sentiers.
C'est la complainte
Où, morne, tinte
La grande voix des prisonniers.

M. DEMONGEOT,
Villingen (V B) - 8-10-1940.

Prisonnier entre la Weser et l'Ems : Un témoignage saisissant

Notre camarade **Fernand MASSON** fut d'abord un prisonnier comme beaucoup d'autres, apparemment soumis et intérieurement rebelle, jusqu'à ce premier jour de juin 1942 où un violent incident l'oppose à ses gardes-chiourmes, le fait sortir de sa réserve et donne soudain un tour dramatique à sa captivité. Désormais, il sera le témoin, mais surtout l'acteur de plusieurs drames propres à la condition prisonnière, lorsqu'elle se refuse à n'être que résignation fataliste et passive expectative. De ces multiples aventures observées, subies ou provoquées par lui, notre camarade fait le récit dans un petit livre dense et prenant, paru en français dès 1947, traduit en allemand et édité l'année dernière Outre-Rhin sous le titre « Als Kriegsgefangener zwischen Weser und Ems ». Ecrit sans haine comme sans indulgence, ce texte ne choquera personne et retiendra l'attention de tous. Nous en recommandons vivement la lecture à ceux qui connaissent l'allemand ; nous conseillons non moins expressément à ceux qui ont un ami germanophone de lui faire présent de ce document méritoire.

La relation des événements forme l'ossature du livre ; elle est entremêlée de descriptions, d'impressions et de réflexions qui donnent de la consistance à l'ouvrage. Les moments cruciaux de la guerre sont aussi mentionnés avec une précision toute historique ; ils jalonnent l'univers intemporel du prisonnier et servent au lecteur de repères chronologiques.

Quel voyage mouvementé a fait notre camarade, pendant trois années, entre la Weser et l'Ems ! Interprète dans un kommando où l'un de ses compagnons, dans une lettre imprudente, a traité les Allemands de « cochons », il n'a évidemment pas la lâcheté de désavouer le « coupable » ; après les brutalités d'usage, il est enfermé dans une cellule pendant six semaines. Dans ce cachot sordide l'a précédé un prisonnier belge qui s'y est suicidé. Pour tromper son angoisse, son dégoût et sa faim, Masson écrit ses pensées sur de petits bouts de papier. Vient ensuite le transfert dans un camp de représailles à Langeoog, île de la Frise Orientale. Le chef de kommando, une brute sanguinaire, y fait régner la terreur — des groupes de prisonniers russes ont été massacrés. Aussi la tentation de l'évasion est-elle grande ; mais toute tentative est périlleuse et son dénouement souvent fatal. La faim tenaillante conduit à des larcins durement réprimés. Pourtant, l'île de Langeoog est un «paradis» en comparaison de Juist, sa voisine, où le « forçat » Fernand Masson débarque, à quelque temps de là, après une traversée pleine d'embûches. Il est épuisé de travail et de faim. Mais notre camarade n'est pas homme à supporter longtemps, sans agir, son inhumaine condition ; avec « un complice », il tente, dans une barque, de gagner le continent, en suivant les filets d'eau (Priel) qui courent à travers les bancs de sable (Watt). Hélas ! des pluies abondantes ont rempli l'esquif repéré à l'avance et l'ont enfoncé dans le sol. Désespérés, les deux hommes n'ont plus qu'à regagner leur baraque, menacés, à leur retour comme à leur aller, d'être surpris par les sentinelles aux aguets. Après un nouveau séjour à Langeoog, le prisonnier est ramené sur le continent. Le voilà débarrassé du syndrome insulaire qui l'étouffait, le voilà rempli d'une joyeuse espérance. Car, entre temps, la guerre a changé de visage. Les villes et les villages qu'il retrouve ravagés par les bombardements sont le signe de la suprématie alliée et le présage de la défaite allemande.

Masson est placé comme cocher dans une ferme de Cloppenburg, puis dans une autre exploitation agricole, à Emstek. L'étau des armées alliées se resserre, les combats touchent maintenant la Westphalie. Les autorités allemandes décident, le jour de Pâques 1945, le repli des prisonniers vers le Nord-Est. Masson se refuse à ce qu'il appelle « la marche vers l'exil, vers les ténèbres ». Il quitte la colonne, et tel une bête traquée, refait à travers champs, prairies, tourbières (où il s'enlise) le chemin qui le ramène à Cloppenburg. Il s'y terre, et pendant 10 jours, environné d'ennemis, à chaque instant menacé d'être découvert ou pris sous le feu de la bataille, il reste suspendu entre la crainte et l'espoir, entre la vie et la mort. Mais le 13 avril, un officier anglais à qui il se présente en claquant les talons, le libère de sa situation tragique. La guerre est finie...

Telle est l'odyssée de notre camarade. Il la relate avec une grande abondance narrative, un réel pouvoir suggestif, un souci du détail expressif qui dénote un don certain d'observation, une mémoire fidèle et une plume exercée. (Nous ne pouvons juger du style de l'original, dissimulé sous le vêtement de la traduction). Le livre offre quelques morceaux de bravoure : la traversée de Langeoog à Juist, la tentative d'évasion, la fuite finale et la libération. L'exactitude topographique va de pair avec le désir de restituer l'atmosphère de ce paysage marin, mouvant et fuyant, où se déroule une bonne part de l'action. Mais il y a, avant tout, l'originalité de l'aventure vécue et la valeur du témoignage. Aucun volet, selon nous, ne manque à ce polyptyque de la captivité. Les tortures de la faim et son assouvissement providentiel, lorsque la mer déporte vers le rivage une « manne » de harengs sur lesquels les affamés se jettent ; astucieux, lorsque des prisonniers débrouillards chapardent des pommes de terre dans les champs ; vengeur, lorsque la population défaite et soumise se voit contrainte d'alimenter en œufs et en viande les franches lippées des prisonniers désenchaînés. Les stratagèmes imaginés par certains pour obtenir — vainement — leur libération. L'écoute, anxieuse et périlleuse, de la radio de Londres. Les difficultés de l'interprète « placé entre le marteau et l'enclume ». Les dissensions qui naissent dans un groupe nécessairement hétérogène, mais qui s'évanouissent dès que survient l'ennemi commun. Les alertes qui unissent dans la solidarité de la peur civils allemands et prisonniers français. Les bombardements qui ne distinguent pas la nationalité de leurs victimes. Le chaos de la débâcle où se mêlent, dans une même retraite désordonnée, prisonniers, déportés, réfugiés et militaires. Tout est dit sur l'univers pathétique, tragique et, pour finir, dantesque de la captivité, telle que l'a vécue Fernand Masson.

Le livre nous offre aussi la confession lyrique du prisonnier, la peinture de son âme longtemps cyclothymique, partagée entre le doute et l'espoir, l'abattement et le courage, la peur et la confiance. Mais à la fin, entre la libération et le rapatriement, ne s'expriment plus que des sentiments exaltés, la fierté, l'exubérance, la pétulance, l'enthousiasme, avec çà et là, quelques élans de pitié pour la grande misère, méritée ou non, du peuple vaincu. Dans le train qui le ramène en France, « un radieux jour de mai », Fernand Masson, par des gesticulations et des cris, donne libre cours à une joie qu'il ne maîtrise plus. Mais lorsqu'il évoque le moment, le moment unique où, après cinq ans d'absence et d'épreuves, il foule à nouveau le sol de la patrie, il dit sobrement l'intense émotion qui lui arrache des larmes. A ce moment, le prisonnier a fini de témoigner ; l'homme libre peut alors rentrer dans l'anonymat que confère le bonheur.

Eric GROS.
Stalag X B.

Extrait : L'ÉVASION MANQUÉE

Le plus délicat de l'opération est de sortir du camp sans être vu. La moindre hésitation peut nous être fatale, car il s'agit de choisir le moment où le Kommando-führer fera l'appel dans la grande baraque, après l'avoir fait dans les deux autres, en commençant par celle du fond, la nôtre, pour s'échapper par la porte laissée entr'ouverte à cet instant, nous le savons, pour l'avoir observé bien des soirs à la même heure.

Un rien peut nous trahir, un rien que nous ne pouvons prévoir : un bruit de pas, un frôlement, le moindre contre-temps...

L'heure a sonné. Nous nous élançons, l'un derrière l'autre et avons atteint déjà, en un bond en droite ligne, le pan de mur qui nous cache enfin.

Appuyés l'un sur l'autre, nous laissons échapper le soupir qui traduit le premier danger passé, le plus grand, croyons-nous. En une seconde, nous revoyons les corps affreusement mutilés de nos deux camarades polonais de Norderney. Peur, oui nous avons peur. Comme il doit faire bon dans les baraques que nous venons de quitter ! Nous grelottons. Nous avons froid l'un contre l'autre. Nous n'avons plus de toit.

Mais nous sommes libres : l'air que nous respirons est à nous, il est plus vif, il est sain, il nous rend la force que, prisonniers, nous n'avions plus, la force d'entreprendre, la force de vouloir... Je ne sais ce que mon camarade pense à cette minute. Il doit avoir les mêmes pensées que moi, car je le vois sourire dans l'ombre.

Mais il recule soudain, terrifié, nous reculons d'un

Suite page 2

L'évasion manquée (suite)

pas, collés au mur, les bras en croix pour ne faire qu'un avec la brique sombre : un phare vient de s'allumer, de nous éblouir et nous nous voyons déjà perdus dans cette lumière crue plus éclatante que le jour, et qui met à nu, semble-t-il, nos corps et nos projets...

Il ne s'agit heureusement pas d'un phare que l'on dirige sur nous, mais d'un projecteur que les soldats du poste de D.C.A. voisin, essaient sans doute... Quelques secondes plus tard, il s'éteint. Dieu soit loué ! Nous avons le temps de nous blottir entre deux monticules de sable, avant qu'il ne se rallume. De précieuses minutes sont ainsi perdues...

Puis nous dégringolons à toute vitesse le sentier qui mène au village, et au bord de l'eau. Si nous rencontrons des soldats...

Une ombre s'avance. Nous ralentissons l'allure et marchons seulement vite, écarquillant les yeux pour essayer de voir ce dont il s'agit. Je porte les deux pelles, mon camarade un sac à bout de bras, car nous n'avons pas eu le temps encore de nous ressaisir. Mon cœur bat à se rompre, quand nous croisons... un habitant de l'île, puis deux, puis trois.

Nous passons et sentons leurs regards inquisiteurs se poser sur le fer luisant des outils : curieux travailleurs et bien pressés !

Nous avons eu la précaution de troquer nos uniformes contre des vêtements civils de travail. Bien nous en prend de ressembler ce soir à des Italiens attardés. On nous laisse passer. Nous allons par bonds, comme sous le feu de l'ennemi. Le rivage approche.

Voici, brillant dans l'ombre, la coque blanche du petit voilier qui servit naguère aux trois Polonais en mal de voyage. Est-ce un bon présage ? A toutes jambes, nous courons dans la direction de la gare qui nous sert de point de repère et que nous avons décidé de prendre comme point de départ pour retrouver notre barque dans la nuit. L'eau est encore assez haute et nous baigne les chevilles. Le sable cède par endroits et nous redoutons de voir bientôt se dresser plus d'obstacles sur notre route que nous n'en avions prévus. Voici la gare endormie et déserte.

Au hasard, nous nous dirigeons vers le sud et faisons cent, deux cents, cinq cents mètres dans l'eau qui par moment nous mouille le bas des mollets. De barque pas la moindre trace...

Ah ! Dans cette direction, une masse noire nous attire... Impossible, c'est une trop forte embarcation... Nous avons dû nous tromper... Notre petit esquif doit être plus loin. Peut-être l'avons-nous dépassé ? De longues minutes nous errons, chacun dans une direction, comme des aveugles.

Que je suis heureux de ne plus devoir revivre ces instants où se croyant libre déjà, on se sent tout à coup plus attaché que jamais à son boulet !...

Déjà nous commençons à désespérer de trouver la barque salutaire. A voix basse, nous nous appelons, d'une voix angoissée et qui tremble de peur de devoir bientôt avouer que c'est peine perdue, que nous devons maintenant mettre tout en œuvre, porter tous nos efforts, employer toute notre volonté à réintégrer le plus rapidement possible et le plus prudemment possible... nos chaînes, pour ne pas aller à la mort.

Mais non, un cri de joie à peine étouffé me redresse et « la voici » ! Je cours comme un fou, trébuchant dans l'eau glacée. « C'est elle ». Nous tirons déjà l'ancre hors du sable qui l'emprisonne et la jetons à bord. Nous lançons pelles et sac à l'arrière... Mais terreur ! Dans notre joie, nous ne pensions plus à la pluie qui est tombée en trombe dans la soirée. Notre gentille petite barque en est pleine et nous arrivons à peine à la bouger.

Peine perdue ! Enfoncée dans le sable de cinquante centimètres au moins, sous la pression de l'eau, elle résiste à tous nos efforts.

Comme des fous, nous tournons autour d'elle, une fois, deux fois, dix fois, ne nous résolvant pas à quitter notre petit bateau...

La lune s'est levée et, à travers deux nuages, elle se mire dans l'eau calme qui monte au ras de la proue, et elle semble se rire de nous, de nos visages glabres qu'elle éclaire cyniquement quelques secondes.

Rien à faire, il faut partir, « la » quitter, notre chère petite barque qui berça de loin si longtemps nos rêves d'évasion...

Plus un instant à perdre. Peut-être nous attend-on déjà sur le rivage, pour nous lyncher ?

Nous refaisons le même trajet, la peine et la peur dans l'âme, aussi rapidement qu'à l'aller, mais avec plus de prudence. Voici la gare à nouveau, le talus au bord du watt, la masse de l'hôtel « Claassen » qui marque la direction du camp et que nous devons longer pour ne pas nous égarer. Nous escaladons les barrières blanches du jardin de l'hôtel et nous disposons à franchir la route, quand des voix nous arrêtent brusquement. Nous nous laissons tomber, nous aplatissant sur l'herbe verte gonflée d'eau ; à deux pas, des talons de bottes frappent le sol de briques et une dizaine de soldats passent ; des pans de capotes frôlent nos têtes enfoncées en terre... Ils se dirigent vers l'hôtel en chantonnant. Qu'il fait bon d'être militaire dans son pays !

Nous nous redressons. Il faut faire vite. Pourvu que l'alarme ne soit pas déjà donnée au camp.

D'un bond nous franchissons la route, et gravissons les dunes pour atteindre le sentier défoncé qui mène à la guinguette. Plusieurs fois nous nous jetons dans l'ornière qui le longe. Des Italiens rentrent dans leur cantonnement. Comme ces gens-là sont heureux !

Traqués, nous sommes traqués, hors des barbelés ! Chers barbelés, comme ils savent nous protéger ! Jamais plus nous ne les quitterons... si nous avons la chance d'être bientôt à nouveau sous leur garde.

Rien n'est moins sûr, car l'ombre de la sentinelle faisant les cent pas sur le chemin de ronde va et vient, démesurée et fantastique, tour à tour sur le flanc des dunes et celui des baraques éclairées maintenant par une lune traîtresse.

Nous avons contourné la guinguette avec des précautions infinies. L'heure est solennelle. Nous risquons notre tête à coup sûr.

Tapis dans un creux de sable, au tournant du sentier qui longe la digue, nous avons le camp à dix pas et voyons l'Allemand de face, sans qu'il puisse nous voir. Il vient vers nous et s'arrête à trois pas, puis repart. Ses talons frappent le sol à intervalles réguliers dans le silence de la nuit. La lune descend lentement vers l'ouest, et l'ombre nous couvre, quand le bruit de pas se rapproche.

Combien de temps faudra-t-il attendre ? Jusqu'à la relève sans doute. Mais quand aura-t-elle lieu et se fera-t-elle réglementairement, c'est-à-dire sans que la sentinelle quitte son poste avant que son remplaçant ne soit là ? Ou ira-t-elle réveiller elle-même son camarade qui doit la relever ?

Oh ! S'il pouvait en être ainsi. Nous aurions quelques secondes devant nous, quelques minutes peut-être pour bondir, escalader les barbelés de derrière et retomber dans le camp, saufs.

Le temps passe... Le vent frais du large nous caresse le dos, nous apportant le bruit éternel de la mer qui se couche au loin sur le sable. La nuit retentit de ce bruit sourd depuis des milliers d'années, elle ne connaît que cette voix de l'océan dans ces régions où il n'y a pas d'arbres pour faire entendre le bruissement des feuilles dans le vent et le chant des oiseaux au clair de lune ou dans l'aube naissante...

L'air a fraîchi et la sentinelle a relevé le col de son manteau. Plusieurs fois elle remonte son arme qui glisse et la baïonnette jette une lueur blanche qui nous fait frissonner...

Soudain, la porte du « corps de garde » s'ouvre, dessinant un étroit rectangle de lumière sur le sable, et le Kommando-führer sort dans la nuit...

Il s'approche de son homme qui claque les talons, annonçant d'une voix stridente qu'il n'y a rien à signaler. Le chef s'éloigne. Va-t-il faire lui-même un contre-appel dans le camp endormi ? Notre absence signalée, le camp serait immédiatement cerné et une « battue » organisée à la pointe du jour. Nos cœurs battent à se rompre. Autant en finir tout de suite et aller se jeter à l'eau. Mais il passe devant la porte. Il hésite, revient sur ses pas, fouille dans une de ses poches, en sort une clé qui tourne à grand bruit dans la nuit, une fois, deux fois. Toute ma vie j'entendrai cet horrible déclic qui résonne comme un bruit de pistolet qu'on arme. Dieu soit loué. Le même bruit se fait entendre à nouveau deux fois, la porte est refermée.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Le Kommando-führer a voulu simplement se rendre compte si le camp était fermé à double tour... et il s'éloigne dans la nuit... Où ? peu importe. Qu'il aille au diable, nous sommes sauvés.

La sentinelle, une fois son chef parti, ne se souciera pas de faire les choses selon le règlement, mais bien de ne pas laisser passer l'heure de la relève, et n'aura qu'une hâte, celle d'aller secouer son compagnon, dès que sa faction prendra fin, peut-être même avant l'heure fixée.

En effet, déjà elle s'impatiente et tire à plusieurs reprises la montre de fer du corps de garde.

Nous nous tenons prêts à quitter notre cachette d'un moment à l'autre, car il faudra faire vite. Nous savons par où nous devons passer. Derrière le kommando, le barbelé monte le long des baraques dont il dépasse le toit de cinquante centimètres environ. C'est là qu'il faudra grimper à toute vitesse et sans faire trop de bruit, pendant la petite minute que passera la sentinelle au « poste ».

Nous sentons l'heure approcher et nous arc-boutons, la pointe du pied droit enfoncée dans le sable et les doigts crispés dans une touffe de joncs...

Tout à coup la lucarne du poste s'éclaire. Et nos corps s'affaissent dans le sable, détendus du même coup ; le boche s'est réveillé seul et il viendra sans doute relever lui-même son camarade. Nous jouons vraiment de malchance.

Mais une voix s'élève gutturale et gouailleuse :

— Komme doch mal her, dummer Kerl ! Der Hund ist weg, hast du's nicht gesehen ?

La chaleur est revenue brutalement dans mes membres las et je pousse du coude mon camarade pour l'inviter à reprendre courage. Une chance de salut vient de nous être rendue par celui-là même qui, dans notre pensée, devait nous perdre, par celui-là qui vient de parler dans la nuit, invitant le boche qui nous garde à rentrer, lui faisant presque un reproche de ne pas avoir quitté son poste, dès le départ du sous-officier qui les commande.

— Viens donc un peu ici, idiot. Le chien est parti, ne l'as-tu pas vu ?

La sentinelle s'est arrêtée, hésitante... La voix continue :

— Schnell denn, Schafskopf, dich zu warmen.

— Vite donc, pauvre type, viens te chauffer.

Mon cœur saute dans ma poitrine, quand notre garde se décide enfin et s'éloigne dans la direction du carré lumineux.

Il est temps. La lune vient de se cacher. Une porte s'ouvre en grinçant et se referme, brutale. C'est le signal.

Nous bondissons et sommes déjà au pied de la baraque pleine de silence, du silence lourd et inquiet des camarades qui doivent ne dormir que d'un œil, malgré leur lassitude journalière. Impossible de faire vite et sans bruit. Il vaut mieux faire vite, sans se soucier d'une prudence qui serait vaine, si l'Allemand voyait nos silhouettes noires se dresser ou même ramper sur le toit qu'il couvre du regard. Les fils barbelés fléchissent sous nos pieds qui râclent le bois du baraquement. A pleines mains nous saisissons les barbelés et nous nous hissons au faîte du toit...

Un grincement de porte et une lumière vive déchirent la nuit silencieuse et grise. Heureusement, le corps de garde fait face au chemin de ronde, le dos au camp. Un dernier effort et nous glissons lourdement à terre, dans l'enceinte, tandis qu'un pas cadencé martèle la brique.

Quelques secondes, nous restons au sol, nous laissant aller à la joie du risque bravé et du danger passé. Sans un mot, nous regardons nos mains gonflées par l'effort, déchirées et sanglantes...

Ce n'est plus qu'un jeu désormais de réintégrer chambres et paillasses. Il nous suffit d'attendre que la sentinelle contourne le camp et soit dans notre dos pour gagner le devant et rentrer.

Quelques camarades sont encore debout dans l'obscurité. Le rayon de lune qui nous accompagne, quand nous entr'ouvrons lentement la porte, met sur leurs visages anxieux déception et joie tout à la fois. Dans le noir, nous contons à voix basse notre mésaventure, tandis qu'une ombre verte traverse la vitre.

Le lendemain, toutes les bouches étaient pleines de notre « exploit » manqué et les cœurs, il faut le dire, soulagés de voir la vie reprendre normale et évitées les dures représailles qui accompagnent chaque « fuite ».

Au passage, nous saluâmes, matin et soir, notre « petite » barque qui continuait à flotter, plus lourde cependant de notre amertume, et nos pelles battirent à nouveau le sable, en attendant de battre l'eau en des temps favorables.

Quelques jours après, la nouvelle nous parvint d'un retour à Langeoog du dernier convoi. Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable que celle-là. Il me fallait changer d'air et retrouver ailleurs la joie de vivre et le courage d'espérer en des jours meilleurs.

—0—

(Reproduction autorisée par l'auteur. Le livre version allemande est en vente chez F. MASSON, rue du 8 Mai 1945, Saint-Michel-sur-Loire 37130 Langeais).

BENEFICIAIRES DE L'ARTICLE L. 115 Situation vis-à-vis de la Sécurité sociale ou de l'Aide sociale

Les pensionnés au titre du Code des Pensions militaires d'Invalidité et des Victimes de Guerre, assurés sociaux, dont les droits sont ouverts au titre du régime général, du régime agricole et de certains des régimes spéciaux de Sécurité sociale ont droit, pour eux personnellement, quel que soit le taux de leur pension, au remboursement des soins et des médicaments à 100 % du tarif de responsabilité de la Sécurité sociale pour tous les soins autres que ceux pouvant être pris en charge au titre de l'article L. 115.

1. A condition que le pensionné ait fait connaître à sa Caisse qu'il était bénéficiaire de l'article 115, en faisant parvenir le modèle 15 ou la notification du ministère.

2. Si le pensionné demande à son pharmacien, le tiers payant pour les soins des autres maladies, il faut qu'il présente, soit son carnet de soins, ou le modèle 15 prouvant qu'il est bien à l'article 115.

— En vue de l'article L. 136 bis dudit code, les titulaires d'une pension militaire d'invalidité d'un taux d'au moins 85 % sont affiliés de droit au régime général de Sécurité sociale s'ils ne sont pas déjà assurés sociaux à un autre titre (ils doivent s'adresser pour les demandes d'affiliation au service départemental de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre).

RECOMMANDATIONS

Vous avez intérêt à faire connaître à la Caisse du Régime social dont vous relevez (régime général de Sécurité sociale, régime agricole...) votre qualité de bénéficiaire de l'article L. 115 en précisant le diagnostic, le taux et la date de validité de votre pension d'invalidité, et par la suite éventuellement toute modification pouvant intervenir dans ces éléments.

« Regain ».

● Les bénéficiaires de l'article L. 115 sont dispensés également du paiement en pharmacie des médicaments y compris ceux dits « de confort » et, à l'hôpital, du « forfait hospitalier ».

MESSAGE DES RESPONSABLES DES JOURNEES DE TOURNAI

Elles se sont achevées dans un soleil radieux, dans le contentement de tous les participants, récompensant ainsi largement nos nombreuses heures de soucis, de recherches et d'inquiétudes. Car lorsque notre Président Armand ISTA eût décrété que ces journées s'appelleraient « AMITIE et SOUVENIR », nous avons voulu offrir aux camarades et autres invités P. G. et sympathisants un accueil fraternel et chaleureux. Vous qui avez participé, nous vous laissons juger.

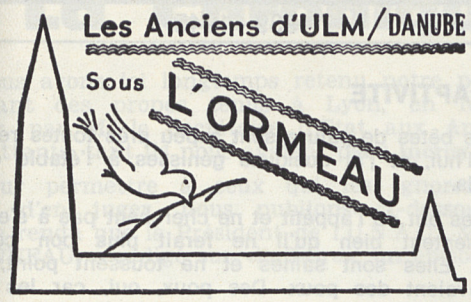
Nous vous remercions de tout cœur d'avoir répondu aussi nombreux « Présent » ; d'avoir bien voulu suivre nos directives.

Nous terminons en demandant à ceux qui auraient pu réussir quelques photos de penser à nous contre payement, car nous n'avons pu opérer pendant ces moments.

Bien amicalement,

Yvonne et Charles.

● Ch. POTTIEZ, 17 a, rue Joseph Wauters, 7670 Belœil (Quevaucamps) Belgique.



A TOURNAI LES 25 ET 26 AVRIL 1987

« Cinq clochers... Quatre « sans » cloches »

C'est dans la jolie ville de Tournai, en Belgique, si près de la frontière française, que se sont déroulées les Journées Nationales des Amicales V, franco-belges, organisées par nos dévoués amis Charles POTTIEZ et son épouse Yvonne.

Quelle réussite... quel succès !

Nous n'avions pas oublié, quelques années passées (le temps passe si vite !), ces journées à Bruxelles, organisées par nos amis ; nous pouvions leur faire confiance et être assurés d'un nouveau succès. Et comment les remercier sans choquer leur modestie, leur gentillesse, leur simplicité. **Un grand merci, pour tout.**

Dès le samedi 25 avril, nos amis POTTIEZ, aux côtés de l'actif Président des Amicales belges Armand ISTA et Jane, son épouse si dévouée, accueillent amis et camarades belges et français, répondant à leur invitation à participer à cette fraternelle réunion.

L'après-midi devait passer très vite, nous pouvions visiter le Musée de la Vie Wallonne. Admirable Musée, situé à 50 mètres de la Grand'Place, qui constitue l'écrin du folklore Tournaisien. Nous parcourons une série de belles salles évocatrices d'anciens métiers, sans oublier les vitrines consacrées à la faïence, à la porcelaine. Des documents historiques du passé de la ville sont exposés et surtout la reproduction du Plan-Relief de Tournai au XVIIe siècle, exécuté pour le Roi Louis XIV.

C'est le **dimanche 26 avril** que ces journées connurent leur apogée. Journée du souvenir avec dépôt de fleurs au Monument aux Morts. Minute de silence dans le recueillement et l'émotion. Les gerbes cravatées aux couleurs belges et françaises sont déposées en présence des personnalités communales et des présidents des amicales belges et françaises. Ce devoir accompli, nous nous retrouvons très nombreux sur le parvis de la magnifique cathédrale — un joyau — bel exemple d'architecture romane en Europe : les « cinq tours dont « quatre » sans cloches » sont impressionnantes. Nous entrons entre une haie d'honneur formée par les drapeaux des associations patriotiques de Tournai, aux côtés des deux drapeaux français. L'impressionnante nef, de style roman est séparée par un magnifique jubée de style renaissance. Nous prenons place, impressionnés par la beauté et la richesse de ces lieux sacrés.

10 heures. Précédé des drapeaux, des prêtres de l'Evêché de Tournai, des chanoines de la cathédrale, du R.P. FORTHOMME, aumonier des Amicales belges, Mgr CARRIERE, ancien évêque de Laval, bénit les fidèles. La messe co-célébrée est admirable dans ce chœur dont les drapeaux font un fond tricolore, tandis qu'un frileux rayon de soleil illumine les magnifiques vitraux.

Le R.P. FORTHOMME souhaite la bienvenue et nous parle, en historien érudit, de cette cathédrale qui se trouve dans une des plus vieilles villes de Belgique. Clovis y naquit en 466. Les Rois de France ont toujours considéré Tournai comme le berceau de leur monarchie et Tournai dans ses armes porte le lys royal. L'homélie de Mgr CARRIERE ne se résume pas. S'adressant aux nombreux fidèles, il évoque en ces temps si troublés la Paix ; mais s'adressant à ses « Anciens camarades de captivité » l'émotion que chacun de nous ressent, revit au souvenir d'un passé tragique qui ne pourra jamais s'oublier. Pour en terminer, Mgr nous rappelle que la Paix est l'affaire de tous les hommes de bonne volonté. Qu'ils doivent porter un effort constant sur eux-mêmes, avoir le courage de regarder en face les tensions, les injustices, les conflits... et toujours espérer dans la sagesse et la bonne volonté des hommes. Avant de regagner l'autel, Mgr CARRIERE bénit le **nouveau drapeau belge** entouré des drapeaux français, de la marraine Germaine FRANÇOIS et du parrain Robert CAMBIER. La cérémonie se termine. L'office religieux se poursuit dans le recueillement et le souvenir des camarades trop tôt disparus. La Marseillaise et la Brabançonne, aux grandes orgues, clôturent cette inoubliable cérémonie.

En cortège nous nous dirigeons vers l'Hôtel de Ville où M. l'Echevin nous reçoit dans cette magnifique salle voûtée en sous-sol du bâtiment. Après les souhaits de bienvenue, rappelant nos souffrances passées pendant cinq longues années, il remercie notre geste pour le dépôt de gerbes franco-belges au Monument aux Morts et la présence des amis français honorant sa ville de Tournai ; il nous offre le verre de l'amitié. Les applaudissements sont les plus vifs et les plus sincères remerciements.

Le Président A. ISTA, à son tour, remercie très chaleureusement M. l'Echevin de sa réception pleine de chaleur et de cordialité. Notre camarade Lucien GAUTRON des Amicales V B - X A, B, C, excuse le Président LANGEVIN et exprime ses regrets de n'avoir pu se joindre à nous et avec le Vice-Président René SCHROEDER, Ulm - V B, remercie une fois encore la municipalité de Tournai pour cette chaleureuse réception.

Le banquet traditionnel mérite tous les éloges, il fut parfait, par sa finesse, sa présentation et son personnel très affable et empressé. Le champagne LECLERC devait terminer ces réjouissances gastronomiques et c'est à regret que nous nous séparâmes, une fois de plus. Ce n'est qu'un au revoir... Nous voulons l'espérer, l'an prochain à Fontaine-L'Evêque, journées organisées en 1988 par notre ami ADAN, secrétaire général des Amicales belges.

—=—

A TOURNAI - A TAMINES

Nous avons retrouvé nos amis et camarades belges et français chez Emile LEGRAIN et ses enfants, toujours si accueillants, affables et pleins de gentillesse et d'hospitalité. Etaient présents : Mmes STORDER, DENIS, LEROY. MM. et Mmes BELMANS, WAUTELE, SCHNEIDER, les enfants Françoise et Jean-Marie MARCHAND et Claude.

Du côté français : Mmes YVONET, MIQUEL, CROUTA, CADOUX. MM. et Mmes FAUCHEUX, SENECHAL, SCHROEDER, LECLERC, ANTOINE.

Excusés : MM. et Mmes DUEZ, REIN, JACQUET, HINZ, BATUT, BALASSE.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V B.

—=—

SOMBRE DIMANCHE
17 mai 1987 - Opéra-Provence

12 heures. Quelques ondées... et pourtant tous sont heureux de se retrouver autour du Président LANGEVIN et des membres du Bureau V B - X A, B, C. On prend place... 24 convives... et les conversations vont bon train. Pourtant la table d'Ulm reste vide ou presque sans la présence de Marie COURTIER et d'Huguette CROUTA. Que s'est-il passé ?

Cette date retenue au cours de l'Assemblée générale à Vincennes semblait convenir à chacun. Une défaillance tout au plus, nous voulons l'espérer. Alors que le repas était parfait et aurait convenu aux plus difficiles.

Sombre dimanche... pour Ulm. Mais bonnes vacances quand même pour tous. Quant aux retraités ils y sont déjà. Sans rancune.

—=—

NOS JOIES

ALICE nous fait part de la naissance de sa petite sœur **MARION.** C'est la joie chez nos amis BALASSE. Félicitations aux heureux parents et joie partagée avec « Papy et Mamie ». Bonheur et prospérité pour les deux petites sœurs.

Nos amis René et Simone FAUCHEUX nous font part du mariage de leur fille Claudie avec François DUVAL. La bénédiction nuptiale leur sera donnée le 20 juin en l'église Ste-Marguerite, rue St-Bernard à Paris XIe, à 11 heures.

Tous nos vœux de bonheur, de prospérité et de longévité aux heureux époux. Nos sincères félicitatios et notre joie partagée avec les heureux parents.

—=—

DERNIERE MINUTE

Notre camarade et ami, Président des Anciens de Schramberg, actif plus que jamais à Montalieu-Vercieux, Roger HADJADJ, est nommé Président des Anciens P. G. et combattants de la ville et de ses environs. Toutes nos félicitations à notre camarade et ami, en attendant de lui renouveler notre sympathie aux journées qu'il organise les 27, 28 et 29 juin à Montalieu.

Venez nombreux féliciter le nouvel élu. Qui sait, peut-être un jour, **Monsieur le Maire ?** Bravo Roger !

—=—

PARIS EN FLANANT

Fidèles au Salon des Indépendants, **Jean BATUT** et son fils **Georges** exposent leurs toiles, toujours recherchées et appréciées des connaisseurs et admirateurs de nos amis.

Salle 35, nous découvrons Jean BATUT et ses merveilleux paysages qu'il fait revivre sous son pinceau, et dont il a le secret. Une nature vivante, fleurie sous un ciel d'azur qui l'a conquis... ces petites fleurs qui percent la toile et que l'on pourrait cueillir. Quel enchantement pour les yeux admiratifs, d'un tel travail si minutieux !

Jean BATUT est en pleine possession de son talent. Il excelle dans son art, c'est un magicien dont la renommée n'est plus à faire. Il saura toujours nous surprendre... comme aujourd'hui, et plus encore demain.

Salle 28, **Georges BATUT** nous surprend aussi par ses deux toiles. L'une Le Père Lachaise. A ce cimetière bien connu des parisiens et autres voisins, Georges BATUT apporte un reflet de soleil, comme pour chasser la tristesse du lieu et adoucir les vieilles pierres des sépultures. Il y sème des fleurs discrètes qui fleurissent dans l'austérité de ce cimetière sans en enlever le recueillement.

Un autre paysage, différent de Jean BATUT, témoigne aussi la délicatesse du fils et de son pinceau. Le **Maître** peut être fier de son élève et tous les deux peuvent partager notre admiration et félicitations.

Bravo ! De la part des admirateurs présents et des absents, en pensée, fidèles. Rendez-vous au prochain Salon... 88.

Paris, mai 1987.

Lucien VIALARD.

Quelques brèves nouvelles...

De temps en temps des nouvelles des épouses de nos chers disparus, comme Yolande DROUOT, ainsi que Geneviève MARSCHAL, cette dernière devant changer de résidence, afin de se rapprocher de sa fille. Quant à Yolande DROUOT elle reste dans sa grande maison de Poulangy en Haute-Marne. Toutes deux se souviennent des fidèles amis. Un grand merci de nous donner des nouvelles et à nos amies nos cordiales amitiés.

Il y a de cela — dans quelques heures — 47 ans nous allions tous commencer la vraie guerre, surnommée la « drôle de guerre »... et notre ami Jean FRUGIER n'a pas eu à me répéter cet instant par son sympathique coup de fil. Merci Jean et bonne santé à tous les deux.

Reçu un petit mot de notre grand ROBERT, toujours fidèle lui aussi en me donnant régulièrement de ses nouvelles qui sont bonnes. Il est vrai qu'il est si jeune, hum !... Merci à ton tour cher Bernard et à Claire.

Au mois prochain, les amis.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B puis X B.

KOMMANDO 470 de GARREL

Dans ce kommando nous étions 64 P. G. Notre département : Saône-et-Loire était très bien représenté : 13. Hélas ! à ma connaissance nous ne restons que QUATRE.

Nous venons de perdre le meilleur d'entre nous : Emile GROZELLIER, de Blanot.

Cultivateur de son état, à Garrel il était tombé chez un gros propriétaire terrien, M. WENDELN. Emile a donné pleine et entière satisfaction ; il était très bien considéré.

Je dois signaler qu'à mon premier retour dans ce secteur, je suis allé rendre visite à la famille Wendeln. Belle réception ; dans sa puissante Mercédès, le gros « bauer » nous a promené dans sa vaste propriété : pièce d'eau, cabane de chasse, etc.

Annie, qui était très jeune fille à cette époque, tient un magasin de fleurs ; elle se souvenait très bien d'Emile.

Malgré cela, Emile a voulu mettre un terme à ces bons mois... le « MAL DU PAYS ».

La première tentative d'évasion a été rapidement stoppée.

En représailles il a fait connaissance avec le terrible camp de Rawa-Ruska et ce pendant quelques mois ; ensuite il fut expédié dans divers kommandos volants : déblaiements, remises en état des énormes dégâts causés par l'aviation alliée.

Nouvelle tentative en 1943... couronnée de succès cette fois. Des centaines et des centaines de kilomètres à pied ; épuisé il a réussi à rejoindre son village.

J'ai vécu — comme terrassier — 10 mois à Garrel, stalag X C, oflag X B à Nienburg-sur-Weser ; la réforme tant attendue est arrivée en juin 1943.

A Macon, chef-lieu de notre département, après ma convalescence, je me suis rendu au bureau de recrutement de cette ville. Très bien reçu par le commandant (dont le nom m'échappe, il a été assassiné quelques mois plus tard par la milice), il a enregistré mon « retour ». Dans le grand livre ouvert sur la table se lisaient les noms des soldats démobilisés. J'ai vu écrit en majuscule GROZELLIER... Habilement j'ai expliqué au Commandant que je me trouvais en captivité avec un camarade qui portait ce même nom. Très gentiment il m'a indiqué son prénom, Emile, et qu'il habitait à Charcuble, à proximité du Mont-Saint-Romain, au domicile de ses parents.

Naturellement, peu de temps après, je me suis rendu sur place à bicyclette. Quelles merveilleuses retrouvailles ! Hélas, mon séjour a été écourté car très vite Emile a dû s'éloigner. Tristesse ! il avait été « vendu » et les Allemands le recherchaient.

Notre amitié s'est poursuivie et de nos mariages respectifs sont nés quatre enfants : 1 garçon, 2 filles, 1 garçon. Les deux aînés sont ingénieurs : Jean-Pierre et Pierre.

C'est principalement dans le malheur que j'ai pu apprécier les qualités de ce cher camarade. Au kommando il avait toujours de bonnes paroles pour apaiser les souffrances morales et physiques du « pauvre » terrassier que j'étais. Que de tristes dimanches nous avons passés sur la rude paillasse, dans l'ancienne salle de danses de l'Hôtel de la Gare. Il réservait toujours de bonnes tranches de « Brot » et de « Schinken » à son ami Paul. De tels moments ne peuvent s'oublier.

Très conscient jusqu'au bout, Emile a voulu un départ simple. Cette simplicité a été à la base de sa vie, pleine de courage et de modestie... il aimait sa famille... il a travaillé sans relâche.

Représentant ses amis de Garrel, j'avais à mes côtés les ménages LINIER, de Bourges et BASSEN, de Chalon-sur-Saône ; les messages des familles DARPARENS, de Lavit de Lomagne et SAUGE, de Valençay ; j'ai en leur nom fleuri sa tombe. Nous conserverons de lui un souvenir impérissable.

A signaler l'importante délégation des « Anciens de Rawa-Ruska », les P. G. du coin et une foule nombreuse venue réconforter cette famille dans la peine.

A son épouse, à ses enfants, au nom de tous j'ai présenté nos profondes et sincères condoléances.

P. DUCLOUX, Stalag X B.

LA GAZETTE DE HEIDE

LE STATUAIRE

Il faisait beau en cette matinée d'octobre mille neuf cent soixante dix huit. L'été indien n'en finissait pas et l'air fleurait bon la feuille morte.

Nous venions d'effectuer quelques emplettes dans un « Super-Bricola » et regagnions notre voiture garée au parking près d'une camionnette beige, vitrée, Renault ou Peugeot, peu importe.

Je chargeais nos achats dans mon coffre, quand notre attention fut attirée par le contenu insolite de cette voiture.

Des statuettes en terre cuite, de vingt-cinq centimètres de haut, étaient disposées sur le plancher. Elles étaient fort bien faites. Ma femme et moi risquâmes un coup d'œil par les glaces latérales et fûmes émerveillés. Cela représentait une Nativité avec l'Enfant Jésus dans sa crèche, la Vierge, Joseph, les anges, les bergers, leurs moutons et leurs chiens, les Mages et leurs chameaux, l'âne et le bœuf et quelques moines en prière... enfin rien n'y manquait.

Nous étions si absorbés par notre contemplation que nous n'avions pas entendu arriver le propriétaire qui, campé derrière nous, s'amusait de notre indiscrétion. Au bout d'un moment, il rompit le charme et demanda la permission d'accéder à son véhicule.

Je me retournais et vis un grand et alerte sexagénaire aux cheveux blancs, en combinaison de plâtrier-peintre, qui nous souriait de tout le bleu de ses yeux clairs.

—Etes-vous l'auteur de ces merveilles ? lui demandais-je.

— Merveilles est beaucoup dire, répondit-il, en effet, à mes moments perdus je sculpte volontiers l'argile, je viens justement d'aller rechercher à la briqueterie mon dernier travail, il est encore tout chaud, et rapporte, par la même occasion, des tuiles de glaise crue, qui me serviront pour mes futures œuvres.

— Mais c'est superbe ,Monsieur !

— Je ne suis que peintre-décorateur et c'est en plus de mon métier que je m'adonne à mon violon d'Ingres, uniquement pour mon plaisir. Ce que vous voyez là est un cadeau que je destine au Noël de mes petits enfants.

Il avait un accent indéfinissable, mais son français était correct, trop même pour un simple travailleur manuel.

Ma femme brûlait d'envie d'acquérir une de ses créations, je lui en fis part.

— Désolé, Madame, je ne vends pas, et puis si cela était, ces statuettes forment un tout, il serait dommage de les dépareiller.

Puis voyant son dépit, il consentit à se départir d'un moine drapé dans sa robe de bure, assis sur un tabouret un livre entre les mains. Il était fort bien fait. Le sculpteur ne nous demanda que cent francs symboliques.

Après l'avoir remercié, je lui demandais si il était Italien ; ce sont des artistes et il y en a beaucoup dans la région.

— Non Monsieur, je suis Français, mais d'origine allemande, je suis marié avec une femme du pays et je dirige une entreprise de plâtrerie et de peinture non loin d'ici.

— Vous êtes sans doute un ancien prisonnier de guerre ? lui demandais-je.

Sur sa réponse affirmative, je lui dis :

— Ich bin auch Kriegsgefangener gewesen.

Où ? demanda-t-il.

— Dans le Schleswig Holstein. Et vous ?

— A Auxonne.

— Ach Mensch ! Vielleicht bin ich dein Wachtmann gewesen.

Il coupa court à l'entretien et nous quitta sur un sourire. Nous nous serrâmes la main ; il eut une inclinaison de tête bien germanique en direction de ma femme et s'en alla.

Longtemps après, je faisais admirer ma trouvaille à un ami peintre de Saint-Aubin et lui racontais comment je l'avais dénichée. Il me demanda de lui décrire le personnage, ce que je fis. Il s'exclama.

— Mais c'est le « SS » ! Je le connais bien. Nous avons été en concurrence pour une adjudication qu'il a remportée. Après sa libération il n'a pas voulu rentrer en Allemagne, a épousé la fille de son employeur et maintenant il est le patron d'une belle entreprise au bourg voisin !

C'est vrai, pensais-je, le camp d'Auxonne hébergeait aussi des SS.

Et je songeais à l'artiste P.G. qui avait décoré notre mess d'une treille de vigne aux pampres vermeils, d'un fort joli aspect ?

AYMONIN Jean - 27641 X B.

ENGELSWIES - MESSKIRCH

Chers amis,

C'est le dimanche 2 août prochain que les anciens camarades du petit kommando d'Engelswies se réuniront à Varennes-sur-Loire chez Maurice LECOMPTE. André et Raymonde GUENIOT arriveront fin juillet, Lucien et Christiane LAIGNEL également ainsi que Marcel et Germaine AUBERT de Beauvais ; nous espérons la présence de Jean PIETRA et peut-être de Paul LIEGEON.

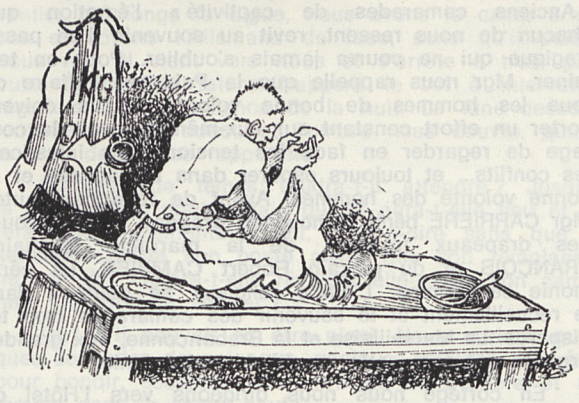
Les 2/3 des membres seraient ainsi réunis. Jean et Simone ALI, nos voisins de Sigmaringen, seront là aussi et peut-être Raymond WELTE s'il se trouve en Anjou chez sa fille Maryvonne.

Le dernier rassemblement remonte au 16 juillet 1972, 25 camarades sous la présidence de Henri STORCK.

Je vous quitte dans l'attente de ces retrouvailles... et si nous projetions de nous réunir en 1988 à Engelswies ?... une idée à mûrir d'ici le 2 août.

M. LECOMPTE.
Varennes-sur-Loire.

LES POUX



A vingt-cinq ans de distance, les soldats des deux guerres ont eu DEUX ennemis à combattre : l'adversaire national et le ... toto ! Aucun ne le laissait en paix et chaque jour c'était l'appel au meurtre...

1914 - 1918

AU FRONT

Lorsque pour la première fois,
Dans sa chemise il aperçoit
Quelques totos... Ah, quel émoi !
Ah, quelle affaire.
Le Poilu rempli de dégoût,
Change de linge, en bas, partout,
En disant : Hélas ! j'ai des poux,
Horrible guerre !

Oui, mais lorsque le lendemain,
Avec un beau rond de carmin
Il revoit grouillant sur sa main
Cette vermine,
Il ne songe plus à rager,
N'ayant plus rien pour se changer,
D'un ongle fort, d'un cœur léger,
Les extermine...

Malheur au poilu harassé,
Qui dit : Pour aujourd'hui assez !
Et ne veut se débarrasser
De cette engeance,
Car l'effectif d'une section
Passe à celui d'un bataillon
Le temps de faire un roupillon...
Ah ! pauvre France !

Certains sont frêles, indolents,
Ils se promènent à pas lents,
D'autres sont gras et turbulents,
La mine altière !
Que de nombreuses variétés !
Jaunes, d'un peu de gris teintés,
Des noirs, des blancs, qui font gratter
Des nuits entières !

Ils ont tous des lieux préférés,
Sous les bras, ou bien tout auprès
Des reins ; d'autres vont s'égarer
Près du postère !
Pendant que le soldat a froid,
Se gratte et souffle dans ses doigts,
Bien au chaud, dans les bons endroits
Les poux digèrent...

Des totos pleins ses vêtements,
Ce n'est pas propre assurément,
Mais on ne peut faire autrement,
Quelle misère !
Consolons-nous en nous disant
Que nous aurons tous vaillamment
Donné un peu de notre sang
...Pendant la guerre !

1939 - 1945

EN CAPTIVITE

Les bêtes de pâture sont à peu près toutes rentrées aujourd'hui, et j'ai quelques génisses à l'étable depuis un mois.

Elles ont de l'appétit et ne cherchent pas à s'enfuir : elles sentent bien qu'il ne ferait plus bon coucher dehors. Elles sont saines et ne toussent point, mais elles avaient des poux. Des poux, oui, car les bêtes aussi bien que les gens peuvent avoir des poux, qui se ressemblent assez s'ils ne sont pas les mêmes. Je pris bien entendu des dispositions pour détruire ces parasites, cependant que me revint le souvenir des poux de la captivité. C'étaient de gros poux foncés qui poussaient parfois les hommes à se gratter contre les montants des lits un peu à la manière dont mes génisses grattaient leurs flancs contre la mangeoire.

Des poux qui étaient venus aux prisonniers, comme ça, à cause du manque de propreté forcé du début chez certains, et davantage en raison d'une alimentation insuffisante. Car la vermine s'empare surtout des faibles, des êtres déficients, et la nourriture des camps, pour les hommes, ne valait assurément pas l'herbe sans force d'aujourd'hui pour les bêtes. D'ailleurs bien des prisonniers ont mangé de l'herbe, poussés par leur faim atroce.

Ainsi donc, en immenses troupeaux là-bas, nous étions tombés plus bas que les bestiaux au point de vue corporel. Quel ancien captif ne se souvient de ces interminables marches le long des clôtures, l'estomac torturé et les tempes bourdonnantes ? Lequel, aussi, ne se souvient de ces séances de recherche des poux ? C'était le soir surtout, dans la lumière des maigres lampes. Chacun retirait chemise, flanelle, caleçon, et le torse nu, nous poussant vers la chétive clarté, nous fourragions dans nos linges. Ah ! quelle joie, quand nous l'avions enfin découvert, enfoncé dans le tissage ou calé dans une couture, cet animal qui pendant tout le jour nous avait dévorés ! Plaisir plus grand que celui du chasseur qui vient de s'emparer du gibier. Nous le regardions au bout de nos doigts, nous le laissions courir dans notre paume ou sur le dos de notre main, et enfin, ô moment de suprême jouissance ! nous l'écrasions entre nos ongles, et son éclatement mettait en nous un sentiment d'intense délivrance. Et la chasse recommençait, et parfois c'était le voisin qui ramassait sur votre épaule la bestiole que nous cherchions en vain ailleurs. Oh ! ces longues séances à la fois si tristes et si délicieuses !...

Les poux ! C'est bien la recherche des poux qui donnait la plus grande volupté — Baudelaire ! que n'aurais-tu pas écrit dans un camp, toi qui sus si parfaitement conter cette jeune fille fourrageant à une croisée dans les cheveux de sa sœur ! — car c'était le principal ennemi, le plus insidieux et le plus sournois, celui qui, en mourant, donnait la plus pénétrante sensation. Les puces ? Les puces étaient plus communes et trop agiles, et à moins d'en avoir et d'en tuer par dizaines à la fois ne procurait pas le même bonheur. Les punaises ? Les punaises s'attrapaient facilement et étaient vraiment trop répugnantes. Les punaises que vous sentiez la nuit courir sur votre visage, tombées du plafond ou de l'étage supérieur du lit commun, auxquelles vous portiez instinctivement la main pour en faire une puante bouillie sur votre front, votre joue ou votre lèvre. La punaise était immonde...

Oh ! oui, quelle volupté les prisonniers purent-ils quelquefois trouver dans la vermine ! Mes pauvres génisses, vous que je frotte d'huile mêlée de pétrole, que j'asperge de Gésarol ou d'un quelconque D.D.T., vous êtes risibles à vous gratter ainsi avec vos quelques poux. Les prisonniers, dans c'et ordre de richesse, ont été conduits beaucoup plus loin que vous...

Amis des stalags, souvenez-vous donc avec moi de tous ces grouillements !...

Extrait d'un ouvrage épuisé « Poils et Panaches » et avec l'autorisation de l'auteur Jean ROBINET, que nous remercions fraternellement en tant qu'ancien du stalag VIII C à Sagan, en Silésie. (P. Durand).

Le coin du poète

EXODE

Ils allaient lentement par les routes de France,
Entraînant avec eux leurs bien maigres bagages ;
Dans leur cœur s'éteignait la dernière espérance
Et sur les dos voûtés, grondait violent, l'orage.

Vieillards, femmes, enfants en colonnes immenses
Tel un troupeau traqué, allaient on ne sait où.
Ils marchaient sans arrêt, d'une même cadence,
Sans un pleur, sans un cri, pour échapper au joug.

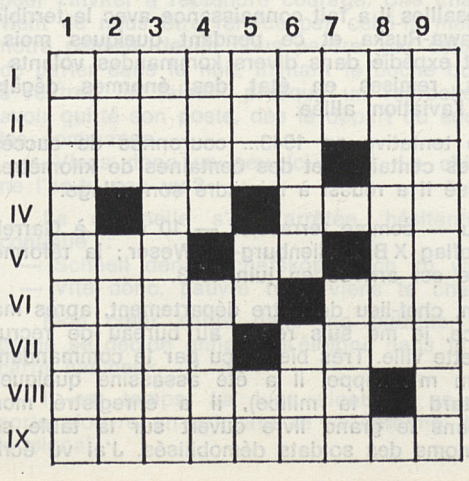
De fatigue épuisé, parfois l'un d'eux tombait ;
Au bord d'un champ de blé, on l'entendait gémir ;
Les autres par milliers à ses côtés passaient ;
Pas un ne s'arrêtait pour l'aider à mourir.

De ses grands yeux ouverts que colorait le ciel,
Des larmes s'échappaient, sur ses tempes roulaient ;
Dans ce regard humide et déjà irréel,
Le reste de la vie lentement s'enfuyait.

Et les autres traînaient leurs pieds dans la poussière,
On eut dit dans les champs de grands épouvantails ;
A leur suite tonnait une voix meurtrière,
La voix des lourds canons, sur les champs de bataille.

Robert SCHNEIDER.
Kommando 19009 - Stalag V B

Mots croisés n° 431 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Petit enfant mâle, pas encore adulte. — II. - Attendrissante. — III. - Disques lumineux cernant la tête des saints. - Précéda Capone à Chicago. — IV. - Fleuve de France qui passe à Saint-Omer. - Dieu des vents. — V. - Plante herbacée dont les fibres servent à faire un tissu. - Sigle d'un groupe de personnes unies par la même opinion. - Préposition. — VI. - Titres de divers souverains musulmans. - Monnaies roumaines. — VII. - Quand elle est en garde, il faut prendre des précautions. - Rivière du nord de la France, née en Belgique. — VIII. - Diminue la gravité d'un fait en l'adoucissant. — IX. - De la Hollande.

VERTICALEMENT :

1. - Quand il n'est pas cambrioleur, il est d'une parfaite éducation. — 2. - On compte souvent sur lui. - Singe. — 3. - Spécialiste de langues dérivées du latin. — 4. - Evalua en volume. - Bramer. — 5. - Ornement ayant la forme d'un œuf. - Ce qu'on ajoute à une lettre après la signature. - Sur le calendrier. — 6. - Autres noms des poissons nommés hotus. - Organisation créée par les états africains. — 7. - Refus sans cœur. - Attache. — 8. - Déployées. — 9. - Emprunté souvent en hiver par les vacanciers.

La Chronique du Président

Nous avons ici longtemps retenu notre plume, s'agissant des propos tenus à Lyon, en février dernier, par M. le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, tant ils nous avaient paru **incroyables.**

Pour permettre à ceux qui les ignoreraient encore d'en juger, nous publions ci-dessous le compte rendu que le Président de l'U.N.A.C., Marcel SIMONNEAU, a rédigé sur «l'affaire», un épisode de plus à ajouter au chapitre de **l'incompréhension** qui a si souvent marqué les relations anciens combattants-gouvernements. Et de cette incompréhension, les Présidents d'Associations et les combattants eux-mêmes sont meilleurs juges qu'un « ministre » qui passe... Une histoire de ces relations serait, à n'en pas douter, particulièrement édifiante et instructive. Qui entreprendra de l'écrire ?

PAROLES MINISTÉRIELLES DÉPLACÉES... (suite)

Dans notre dernier numéro nous avions très succinctement signalé des paroles pour le moins déplacées de notre secrétaire d'Etat de Tutelle, M. Georges FONTES, à Lyon en février.

Nous voulions avant tout vérifier si cet article du « Progrès de Lyon » reflétait bien ces paroles qui nous ont profondément blessés pour ne pas dire plus.

Grâce à des témoins présents et dignes de foi — des camarades connus en qui nous avons toute confiance — ces paroles ont bien été prononcées.

Voici les principaux passages choquants de l'intervention de M. G. FONTES :

1. - Après sa visite à la Direction Interdépartementale :

« ...S'adressant au Directeur, M. NAHON :
— Attendez-vous à des matraquages de personnels de plus en plus importants !...

Puis : refaire la mémoire collective et compenser le manque d'éducation civique en restaurant les grandes valeurs : la cause combattante, l'armée, l'indépendance, la résistance...

Plus de revendications : Quand on a des présidents d'associations qui confondent la cause combattante et le syndicalisme, il faut les matraquer ! Sur le terrain les soldats défendaient leur peau et non le rapport constant ».

2. - A la préfecture du Rhone en recevant les représentants des associations d'anciens combattants (environ 300) :

...Je vais laisser parler mon cœur ! Hier j'étais à Colmar pour le quarante-deuxième anniversaire de sa libération : j'y étais en 1945 et je peux vous dire qu'il vaut mieux être ici aujourd'hui que voici quarante-deux ans là-bas : notre dénominateur commun, à nous anciens combattants, c'était la trouille ! Ce n'était pas la course aux décorations ou le rapport constant. Je trouve désagréable en effet, que l'on mélange l'essentiel et le secondaire : l'essentiel c'est de nous mobiliser pour nous opposer à la falsification de l'Histoire ».

C'est la première fois en quarante-deux ans que nous avons entendu de telles paroles de la part d'un membre du gouvernement chargé des Anciens Combattants. Pourtant nous en avons eu de bien difficiles, de peu compréhensifs, d'un manque de sens de l'objectif, du logique, du désir de réparations, mais JAMAIS nous n'en avons connu qui ont prononcé de telles paroles outrageantes.

A la suite de très nombreuses protestations les Associations ont reçu la lettre suivante de M. Georges FONTES :

République Française

Le Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants
N° 1050 CAB/CC.

Paris, le 4 mars 1987.

Monsieur le Président,

Un journal a publié un compte rendu de mon déplacement du 3 février à Lyon qui a ému nombre de ceux qui en ont pris connaissance.

Pour éviter une polémique inutile, je n'ai pas demandé qu'une rectification soit faite. Néanmoins, pour répondre à ce que souhaitent les responsables d'Associations, il m'est apparu indispensable que ma proposition vous soit connue. Tel est le sens de la lettre que je vous adresse.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que c'est dans les salons de la préfecture que j'ai rencontré les présidents et responsables des Associations.

L'avant-veille, j'avais présidé les cérémonies commémoratives de la libération de Colmar. C'était pour moi un souvenir puisque le 2 février 1945, j'étais de ceux de la Cinquième Division Blindée qui entraient dans la ville.

Les propos improvisés que j'ai tenus étaient donc ceux d'un soldat parlant à ses frères d'armes, rien de plus, rien de moins. J'avais tenu les mêmes, après le fleurissement du cimetière de la Première Armée, à la mairie de Sigolsheim.

Je tiens à dire qu'à aucun moment je n'ai tenu pour les présidents des associations les propos désobligeants que l'on m'a prêtés. Je tiens à redire qu'ils sont pour moi les interlocuteurs indispensables et privilégiés pour l'œuvre commune que nous avons à faire ensemble.

Je dois ajouter enfin que, pour ma part, cette rencontre m'a beaucoup apporté. J'ai cru comprendre qu'il en était de même pour les participants. Fort de cette expérience, j'entends bien faire mon tour de France et multiplier ce type de réunions.

Nous avons la mission commune d'exercer le culte du Souvenir. C'est ce que j'avais fait le matin même, à Caluire lorsque je m'étais recueilli devant le monument à la mémoire de Jean MOULIN.

Si le culte du Souvenir relève des devoirs, l'appareillage, les pensions militaires d'invalidité relèvent des droits et de l'exercice de la Solidarité nationale.

J'ai donc tenu à visiter la Direction Interdépartementale. J'ai pu mesurer la compétence de l'équipe rassemblée autour d'un directeur qui a le sens du service public et sait aussi être à l'écoute des ressortissants.

Cela m'a donné l'occasion de souligner, et ce n'était que cela, que la restructuration des services était le meilleur moyen d'éviter les diminutions drastiques de personnel et de faire taire ceux qui, et le Premier ministre a choisi son camp, voudraient contester la nécessité de l'existence d'un secrétariat d'Etat ou mettre en cause ses compétences.

Telle est, je ne dirai pas la mise au point puisqu'elle n'était pas nécessaire, mais l'information qu'il était de mon devoir de vous communiquer.

Je vous prie de croire, Monsieur le Président, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus cordiaux.

Georges FONTES.

Evidemment cette réponse quelque peu « ambiguë » ne peut nous donner satisfaction.

Pour dissiper ce malaise très regrettable il nous faut de la part de notre secrétaire d'Etat de Tutelle une « précision » NETTE, CLAIRE et PRECISE... autrement dit un réel démenti ou une réelle rectification... les paroles peuvent parfois dépasser la pensée ?

Nous attendons donc.

Marcel SIMONNEAU.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Notre dernière Assemblée Générale n'est plus qu'un heureux souvenir ajouté à tant d'autres qui évoquent nos rencontres d'hier. Souhaitons qu'il y en ait beaucoup d'autres et rêvons que le nombre d'anciens combattants P. G. ne diminue pas... Cramponnons-nous, chers amis, et espérons que l'an prochain nous soyons plus nombreux encore.

En attendant nous souhaitons la **bienvenue** à notre Amicale à **FOURNIER Jean,** Les Charmettes, 17570 Les Mathes, qui nous écrit : « Je viens seulement de faire la connaissance du Lien par l'intermédiaire d'un camarade. Le camp où j'ai le plus séjourné est le X B à Sandbostel, d'avril 42 à mai 43. J'étais dans la baraque 20. Ensuite j'ai été envoyé dans un kdo de ferme et le 10 octobre 43 j'ai pris la clef des champs pour la cinquième fois. Ça a été le grand chelem puisque je devais revoir la France, passer les Pyrénées seul, atteindre Gibraltar et ensuite embarquer sur le bateau « Gouverneur Lépine » pour arriver à Casablanca.

J'ai participé au débarquement de Provence le 15 août dans les rangs de la Ire D B, laquelle allait faire la percée en Alsace le 19 novembre 44 pour atteindre Mulhouse le lendemain.

Je dois dire que pendant cette chevauchée en Alsace, je pensais beaucoup à mes camarades qui eux étaient de l'autre côté car l'on distinguait très bien les contreforts de la Forêt Noire.

Voilà mon histoire, chers camarades, mais avant cette belle aventure j'ai mangé aussi la très mauvaise soupe accompagnée de pain noir ! »

Et bien, mon cher Jean, nous ne pouvons que te féliciter pour ton courage et nous sommes heureux et fiers de te compter parmi nous.

Notre ami l'Abbé **BRISMONTIER,** 3, rue Joyeuse, 76000 Rouen, se déclare désolé de ne pas avoir pu assister à notre Assemblée Générale. Il espère que cette rencontre aura permis à de nombreux camarades de se retrouver en joyeuse cordialité, et se rajeunir en se souvenant du passé.

Il profite de l'occasion pour donner son avis sur l'initiative de publier dans chaque numéro du Lien, les noms des camarades amicalistes qui, sous une forme ou une autre, ont donné signe de vie. Pour son propre compte il a retrouvé les noms de plusieurs camarades qu'il avait perdu de vue depuis longtemps, mais regrette que les noms ne soient pas suivis de l'ADRESSE COMPLETE.

Mon cher Abbé, nous avons le profond regret de ne pas pouvoir te donner satisfaction et ceci pour plusieurs raisons dont la principale est le manque de place nécessaire à cet effet, qui nous empêche également de publier les noms de tous ceux qui se manifestent. Ils n'en sont pas moins nos amis et il faut qu'on sache que les membres du Bureau sont prêts à faciliter toute recherche. Une condition impérative : écrire **LISIBLEMENT.** Cher ami, bon anniversaire pour tes 88 ans ! Bonne continuation et nos amitiés.

Nous remercions notre ami **André GOT,** 44160 Nantes, qui n'ayant pu se rendre à notre banquet a, en échange, envoyé le montant du repas pour notre Caisse de Secours.

Merci également pour notre Caisse de Secours à nos amis :

LOUIS Pierre, 9, rue Carnot, 89000 Auxerre.
DUPREE René, 91550 Paray-Vieille-Poste.
POTTIEZ Charles, 7670 Quevaucamps (Belgique).
LACHENAL, 78170 La Celle-Saint-Cloud.

Mme Veuve **LEPOIVRE,** Allée Lemercie, 14100 Lisieux, qui, en souvenir de son époux Marcel LEPOIVRE, notre cher ami décédé en juin 1986, continue à adhérer à notre Amicale.

DERISOUD Félix, 74270 Frangy.
ALLAIN Jacques, 27200 Vernon.
MARX Yvan, 36250 Saint-Maur.
MAZAN Régis, 44460 Saint-Nicolas de Redon, avec nos meilleurs vœux de rétablissement pour son épouse.
LANGEVIN Joseph, 94410 Saint-Maur.
BOQUET Jean, Thury-en-Valois 60890 Mareuil-sur-Ourcq.
LASCOMBE de LAROUSSILHE, 95880 Enghien-les-Bains.
Mme JEAN Auguste, à Malbosc-les-Bondons, 48400 Florac.
LECOURT Jean, à Vauce 53300 Ambrières-les-Vallées qui envoie particulièrement ses amitiés aux anciens du Stalag V B du Kdo de Semlze-Berau et Saint-Gargen.
— **Bienvenue** également à deux nouveaux adhérents :
DENOEL Adler, rue Alfred Dufuissaux, 48 - B. 4431 Loncin-Ans (Belgique).
BRACONNIER, 31, rue du Niger, 75012 Paris.

Nous remercions doublement Mme **DUPRE Christine,** d'abord pour sa générosité envers notre C. S. ensuite pour sa lettre, accompagnée de documents relatifs au X B, qui nous a profondément émus.

Elle nous écrit : « Je pense que mon mariage a été parmi les premiers célébrés après le retour des prisonniers de guerre, mon fiancé Robert est rentré le 29 mai 1945, notre mariage a eu lieu le 19 juin suivant. Notre fille est née le 31 mars 1946.

21 ans de bonheur et bientôt 21 ans de solitude... Je ne guérirai jamais... La cicatrice ne se fermera jamais non plus.

J'aime recevoir Le Lien, mais je ne lis jamais « Sandbostel » sans que les larmes me montent aux yeux. Mon mari m'en a tellement parlé... »

Que répondre à cette lettre qui montre tant de fidélité à ce cher disparu, sinon que nous admirons cet amour indestructible.

Croyez, Chère Christine, que nous sommes de tout cœur avec vous.

Une carte de Saint-Raphaël nous parvient de nos amis **Jean CHARPENEL** et son épouse, ancien du V B, avec en plus la signature de DECLERQ Jean.

Nos amis **KALINDIRION Paul** et son épouse, en compagnie de notre amie Rosa JAMESON, nous envoient leurs salutations ensoleillées de la Cité du Roi René à Aix-en-Provence, ainsi que leurs fraternelles amitiés aux anciens de Balingen.

Nous souhaitons et espérons que notre ami **LAISSY,** 63, rue de la République, 95100 Argenteuil, est à ce jour complètement remis de son opération.

Toujours merci pour leur attachement à notre Amicale et leurs dons pour notre Caisse de Secours à nos amis :

GYPTEAU Henri, 32, Chemin du Tertre, 72400 La Ferté Bernard.

GUENIOT, 31, rue Victor-Hugo, 10100 Romilly-sur-Seine.

QUINTARD Jean-Michel, 119, rue de Lille, 75007 Paris.

Madame **TISSIER Betty,** 9, rue Joubert, Sainte-Colombe.

Le Président d'Honneur **Jean FONTENELLE** de l'Amicale des Stalags X A, B, C en Belgique recherche Jules LECHEVIN, du Stalag X A et l'Abbé POIRIER Joseph, ancien aumônier de Schleswig.

(Nous avons eu comme adhérent l'Abbé POIRIER qui demeurait à Saint-Malo de Phily 35480 Messac).

Le Docteur **MEULEY** et son épouse, en vacances en Egypte, envoient leurs meilleurs souvenirs du haut des pyramides.

Notre amie Madame Veuve **BONNAVES Agnès,** 63000 Clermont-Ferrand, a eu une pensée pour tous au cours de son séjour en Tunisie.

De notre ami **A. BECK** : « ...Je vous remercie de votre marque d'amitié et de soutien. Je garde de vous tous un merveilleux souvenir et je vous redis ma fidélité et mes encouragements ».

Merci à toi aussi. Tu vois, les P. G., c'est comme les scouts : toujours prêts !

Notre ami l'Abbé **PETIT René,** Cure Saint-Germain, 70200 Lure, nous écrit : « Mes vœux les meilleurs à tous ceux du V B et en particulier à ceux du Waldhôtel et aux anciens des X A, B, C. Meilleurs vœux aussi à l'Amicale qui maintient entre anciens P. G. les liens d'amitié noués en captivité et que rien ne pourra briser ». Merci pour notre Caisse de Secours.

Nous souhaitons la bienvenue à **FOURNIER Jean,** Parc Résidentiel Les Charmettes, 17570 Les Mathes, et le remercions pour notre C. S.

En souhaitant que notre ami **BOUISSET Daniel,** Iguskitan, Allée Paulmy, 64100 Bayonne, ait retrouvé la tranquillité, nous le remercions vivement pour son don à notre Caisse de Secours.

Et toujours merci pour notre Caisse de Secours à notre ami **BESANÇON Fernand,** Rogerville 54380 Dieulouard.

Avec l'espoir que notre nouvel adhérent **VEYRIERE Albert,** à Salignac 33240 Saint-André-de-Cubzac, ancien prisonnier de Lubeck, Oflag X C, Molln kdo 528 et Glinde kdo 533, ne nous gardera pas rancune pour ne pas avoir reçu Le Lien (nous ne comprenons pas ce qui s'est passé). Nous lui expédions les derniers numéros en souhaitant que cette fois-ci ils arrivent à bon port.

CARNET NOIR

Après le décès soudain de son épouse, nous présentons nos sincères condoléances à notre camarade Robert PAUMIER, ancien du V B, responsable à la F.N.C.P.G.-C.A.T.M.

Suite page 6.

Courrier (suite)

CORRESPONDANCE

Suite à une correspondance précédente (Lien de février), nous avons reçu de Mme **GENIN André,** de Lamarche (Vosges), quelques notes et documents ayant appartenu à son mari aujourd'hui décédé, prisonnier au X B, matricule 50411.

Ce n'est pas sans quelque émotion que l'on touche ces pauvres papiers, conservés toute sa vie par un homme qui, de son exil et de sa détresse avait rapporté assez d'amitié et de fraternité pour vouloir « garder le contact » avec ses copains de misère, une quarantaine de gars ensemble faisant une ronde autour de la France enfin retrouvée. Une fois l'an, un petit bulletin de format 13x21 publiait des extraits des nouvelles des uns, de celles des autres, lieu clos, secret, où passé et présent ensemble se tenaient.

Le n° 2 (septembre 1949) rapporte en page intérieure, cet écho du temps jadis que beaucoup de P. G. reconnaîtraient sans peine. Le voici.

SOUVENIR

« Dans le crépuscule du matin, un groupe de prisonniers déambule sur la route en direction des fermes Maart, Hasselman, Martens. C'est un groupe compact mais calme, morose et comme endormi (Papin ne déclara-t-il pas qu'il ne se réveillait jamais avant midi) qui part au travail. Chacun s'en va, replié sur lui-même, poursuivant un songe intérieur qui se déroule en France.

L'air est humide et froid. Dans le pré d'Hasselman qui borde la route, les mouettes posées font une tache blanchâtre et mouvante.

Dans le ciel pâle, un vol de canards passe à tire d'aile. Tout à coup, du groupe de prisonniers, une voix s'élève : « Il fera beau, aujourd'hui, les gars.

— Ah ! pourquoi ? demande un endormi.

— Eh ! parbleu, regarde, les oiseaux volent le bec en avant ».

Génin, encore une fois, a réveillé Papin avant l'heure ».

Le don d'observation, le talent et l'humour chez des hommes « en marge » mais vivants... — au Kommando 616 ! Les souvenirs affluent tout au long des feuillets, de X, de Y, de Z. L'amertume parfois ressort, justifiée quand Génin évoque ses souffrances à Sandbostel à la libération « ...A mon retour, je pesais 35 kg, un vrai fil de fer ». Et la colère, à propos des prisonniers allemands en France, dans ses Vosges natales : « Quand je vois ces têtes carrées se promener dans les rues de France en beaux costumes, avec une petite femme au bras, cela me sert de vomitif ».

L'envoi que m'a fait Mme Génin rendrait morose et triste tout ancien P. G. qui en prendrait connaissance. Je n'en donne ici qu'un petit aperçu, il est impossible de reproduire certains documents dont nous ne connaissons ni les tenants ni les aboutissants : « Vous verrez que ces feuillets sont plutôt délicats à manier », écrit-elle.

Comme vous, chère Madame et chère amie, nous formons depuis longtemps le vœu que « tout ce que les prisonniers ont souffert » ne soit pas complètement ignoré des jeunes générations. Et nous avons été heureux de laisser parler ici, fût-ce brièvement, votre cher mari.

⁂

Je tiens à accuser réception de la lettre que notre ami H. GIRARD, ancien des kommandos 329/691 à Pinneberg Holstein, a adressée à Bernard ADAM le 15 mars 1987, à propos de la destruction de Hambourg. Je remercie GIRARD pour le compte rendu qu'il a fait et qui recoupe le long récit que nous avons publié dans le numéro de mars et qu'il aura sûrement remarqué.

⁂

Le prochain numéro publiera diverses « correspondances ». Que leurs auteurs se rassurent.

J. T.

CARNETS D'OFLAG de G. HYVERNAUD

Editions Ramsay, Paris, 1987.

« ...huit petits carnets d'un millimètre d'épaisseur sur quinze centimètres de haut et six de large, usés, décolorés, écrits au crayon encre, au crayon vert, au crayon noir, d'une écriture fine, serrée, souvent abrégée, parfois difficile à déchiffrer... », frêles supports de l'esprit pour intellectuel pris au piège de la captivité, « ce long temps d'aridité... »

Heureusement reconstitués par Mme Hyvernaud après la mort de l'écrivain en 1983, ces pages naufragées nous sont offertes aujourd'hui en témoignage d'une pensée généreuse, riche, libre, que ni la guerre, ni l'exil, ni les hommes n'avaient abattue.

Ces cent quatre-vingts pages ne sont pas un roman car, note l'auteur : « il ne peut pas y avoir de roman de la captivité, parce que la captivité est passivité. Pas de drame. On ne lutte contre rien. On attend et on subit ». Sans doute, mais cette passivité déplorée face aux événements extérieurs — la guerre et son cours — avait pour contrepartie une activité de l'esprit que le travail forcé interdisait. Et Hyvernaud, instituteur et professeur d'E. N., était mieux armé pour « ne pas subir » que nombre de ses camarades de chambrée, de baraque et de bloc.

J'ai lu ses « carnets » avec passion, comme il les a sûrement écrits, pour y chercher non point l'oubli, mais conscience de ce qui est enseignement, réflexion, méditation, car l'écrivain-prisonnier, s'il a « beaucoup perfectionné (sa) solitude... au point de ne connaître pratiquement personne des deux mille cinq cents hommes qui vivaient avec lui », n'en a pas moins été **présent** parmi eux, d'une présence qui les dépassait, en donnant à son œuvre une portée universelle. Il n'était pas de ceux qui « ne voient que des gens où il y aurait à voir des hommes », mais un moraliste à l'image du XVIIIe siècle, enseignant sur les mœurs, sur la nature et la condition humaines. Le microcosme de la captivité, tant d'êtres rassemblés, isolés, livrés à eux-mêmes et aux forces hostiles qui les gardaient, lui fut comme un miroir, impitoyable au plus petit détail, révélateur de ce qui est quand tombent les barrières du paraître : choses vues et entendues le jour dans le camp et même la nuit « quand les corps s'agitent sur les paillasses à la recherche du sommeil, ou dans les rêves... »

Ironique ou tendre, sévère ou cruel, le regard d'Hyvernaud est sans concession, celui d'un homme au parler vrai. Nul doute que la postérité le reconnaisse comme tel. Un lecteur écrivait récemment dans la presse :

« ...Fils d'instituteur prisonnier dans son oflag, je dois aux livres de Georges Hyvernaud d'avoir découvert (le mot n'est pas trop fort), aujourd'hui, à 39 ans, mon père indicible (...). Nous sommes nombreux à avoir eu de tels pères au destin méconnu (ou méprisé), indicible.

« Lire Hyvernaud aujourd'hui, au-delà de l'émotion, c'est recevoir une lumière crue sur un passé récent et enfoui, et c'est surtout recevoir au plus profond de soi un message de dignité et de vie ».

D'une expérience bien plus radicale que celle d'Hyvernaud — qui fut aussi celle d'autres intellectuels, Ikor, Lanoux, Braudel, Guitton, etc. — les prisonniers du rang et des kommandos de travail ont éprouvé tout l'amer, un abandon de l'être que nulle vie de l'esprit, ou presque, ne venait tempérer. L'œuvre que l'écrivain a tirée de la sienne conserve cependant l'immense mérite d'avoir su traduire la part qui nous était commune, celle d'hommes un moment **réduits** par le sort..

Avec le présent volume s'achève la publication des œuvres de l'écrivain touchant à la captivité. Il convient de remercier l'éditeur d'avoir osé l'entreprise et Mme Hyvernaud de nous avoir donné à lire de si belles pages.

J. Terraubella.

N.B. - Ce tome quatre est composé pour moitié d'articles de critique littéraire rédigés avant 1939 — comme tels ils ne relèvent pas expressément de ce journal — ou peu après le retour du camp, ainsi celui que nous reproduisons ci-dessous grâce à l'aimable autorisation de l'éditeur.

⁂

BIOGRAPHIE

Georges HYVERNAUD, né le 22 février 1902, était professeur d'Ecole Normale. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier en 1940 et transféré dans un oflag de Poméranie. Libéré en 1945, il est mort le 24 mars 1983.

QUAND MAUDUIT ECRIVAIT « SAVATES » *

Je sais comment ce livre a été fait. Je revois ce type assis sur sa paillasse, avec un tabouret sur les genoux en guise de table. C'est dans une chambre de trente mètres carrés, et il y a là-dedans deux douzaines d'hommes qui se lavent, mangent, jouent aux cartes et se disputent. Le type écrit. Un type à visage âpre et têtu. Hyacinthe Mauduit, le prisonnier de guerre. Tout autour les bousculades, les engueulades et les belotes. Et lui qui écrit — défendu, muré. Quand ça ne va pas, il déchire et remet ça. Et ça ne va jamais, et il faut toujours remettre ça. Mais c'est un garçon qui veut ce qu'il veut. Dans cet univers décomposé de la captivité, il a décidé de construire quelque chose. Il déchire et recommence et déchire encore. C'est comme ça qu'il a écrit son livre.

Un livre noir. On dira : « encore un » (sur des tons diversement avertis). On croira avoir tout dit : c'est commode les étiquettes. Naturellement, un livre noir. Mais non pas noir parce que l'auteur a voulu faire noir. Non pas noir par préjugé, par imitation, pour se mettre en règle avec les esthétiques et les philosophies à la mode : on s'en fichait bien des modes littéraires, en ce temps-là. C'était un temps de misère noire, d'idées noires et de colères noires. On y était jusqu'au cou, dans le noir. Jusqu'au cou dans l'absurdité, l'humiliation et le désespoir. Mauduit écrivait noir parce qu'il vivait noir, comme nous tous. Pas à cause de Sartre, de Dostoïevski ou de Kafka, mais à cause de ce monde faux et fou où nous étions jetés. A cause de cet informe péché que nous devions expier, et que personne ne connaissait.

Rien n'est plus évident pour moi que la correspondance du livre de Mauduit avec cette accablante atmosphère de la captivité. C'est tout le noir de nos années noires qui est venu se déposer là. Quand on a vécu ces choses ensemble, on ne peut pas s'y tromper. Cet univers noyé et brouillé ,cet univers de poisse et de dénuement, je le reconnais. Il a été notre univers et nous en sommes encore mal délivrés. Tout se passe la nuit dans le roman, parce que c'était toujours la nuit dans notre vie. Toujours la nuit, et la pluie sur les murs noirs, et la pauvre lumière des lampes perdues. La nuit où rôde la fillette à la joue brûlée. Où le petit François cherche son père saoul. La nuit où Marguerite pleure contre la fenêtre. Notre nuit, notre noir. Le noir des rues sales, le noir des consciences malheureuses. La nuit des existences condamnées. Nos existences, notre amerture, notre écœurement. L'écœurement de Julienne qui lave la vaisselle et qui ne sait plus rien de son destin que cette eau grasse sur ses mains... On peut trouver cela répugnant. On peut le trouver arbitraire et forcé. Les délicats, les gens de goût trouveront que c'est arbitraire et forcé. Tant pis pour eux s'ils ne perçoivent pas, à travers même la maladresse d'un métier encore incertain, la sincérité de l'accent et la vérité poignante des images.

Si l'on veut bien voir dans « Savates » la transposition en termes romanesques d'une expérience cruelle, on saisira plus exactement la qualité tragique du livre. Livre d'un captif, livre de l'homme captif. Regardez-les, ces infirmes, ces malades, ces fous : tous prisonniers. Pris au piège de leurs choix, de leurs mots, de leurs peurs et de leurs mensonges. Captifs d'eux-mêmes. Enfermés et enchevêtrés en eux-mêmes, tendus, tordus dans l'effort d'une délivrance impossible. Prisonniers de leur sang, de leur race, de leur classe. Prisonniers des autres. Se déchirant aux autres avec un acharnement aveugle d'insectes. Et le plus misérable, le plus opaque de tous — Lamiré, l'homme aux doigts saignants qui torture sa femme et se torture à elle dans son besoin de détruire et de se détruire par quoi s'exprime l'impuissante volonté d'exister.

Lamiré tournant en rond dans son attente : comme il est pareil aux hommes des camps. On tournait comme ça en rond. On était retranché de l'existence commune, et on la recomposait selon les suggestions de la mémoire et du rêve. Ce qu'on nomme réalité était dilué, absorbé dans une improbabilité pathétique. Je retrouve dans « Savates » ce climat fluide, équivoque et visionnaire. Ce climat entre vie et songe.

Sans doute l'action se déroule-t-elle dans une ville de l'Ouest à laquelle on peut mettre un nom, une ville que fréquentent des touristes, où l'on achète des cartes postales. Il y a des usines et des grèves. Il y a des ivrognes dans les bistrots, de la vaisselle sale sur les éviers, du linge qui sèche aux fenêtres, des couples qui s'embrassent dans les chantiers de bois : tout ce qu'il faut pour faire un roman réaliste (ou populiste si on aime mieux). Rien de plus irréaliste pourtant. Cette ville d'ombre et de pluie, elle n'est nulle part et de nul temps. Et ses rues ne mènent à rien. Ce n'est qu'un trou de nuit gluante où les gestes s'étirent avec la lente violence des cauchemars. Et des trains sifflent, mais ne partent jamais. On ne partira jamais.

Je ne prétends pas expliquer ainsi le roman de Mauduit, et le juger moins encore. C'est l'affaire des critiques, et ceux des acheteurs qui ne craignent pas de parier sur un inconnu diront la vigueur de ce premier roman. Ses défauts aussi, il n'en manque pas. Et tout ce qui annonce un avenir divers d'écrivain — telle page de fraîche tendresse, telle évocation, en traits francs et simples, de la peine ouvrière. Pour moi, je ne saurais prendre devant « Savates » l'attitude du critique. Ce livre est inséparable d'un moment amer de ma vie et d'une précieuse amitié. J'ai été son premier lecteur. A présent que le bouquin est là, sur ma table, dans la consistance du monde retrouvé, je pense aux soirs où Mauduit m'apportait son travail de la journée. Quelques feuillets couverts d'une épaisse écriture obstinée. J'entrais avec lui dans les destins nocturnes qu'il tâchait à créer. Nous étions assis sur un lit à étages, les jambes pendantes. Nous fumions d'âcres cigarettes polonaises à bout de carton. Nous buvions un invraisemblable café... C'est en souvenir de ces soirs-là que j'ai voulu écrire ces lignes.

Cº Ramsay,
(Paris).

* Hyacinthe Mauduit (né en 1915), compagnon de captivité d'Hyvernaud, a publié **« Savates »** dans la collection « Messages » dirigée par Charles Plisnier (Corréa, 1947). Il est également l'auteur de **« L'Héritier du Ciel »** (Gallimard, 1959). Hyvernaud a rédigé ce texte — probablement en 1947 — ; mais il ne l'a pas publié. (R.D.)

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom : .....

Prénoms : .....

Adresse : .....

Date de naissance : .....

Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....

Kommando .....

Fait à ....., le .....

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V B-X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à **50 F** par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 431

HORIZONTALEMENT :

I. - Garçonnet. — II. - Emouvante. — III. - Nimbes. - Al. — IV. - AA. - Eole. — V. - Lin. - P.S. - Es. — VI. - Emirs. - Lei. — VII. - Mise. - Oise. — VIII. - Atténue. — IX. - Néerlande.

VERTICALEMENT :

1. - Gentleman. — 2. - Ami. - Imite. — 3. - Romaniste. — 4. - Cuba. - Réer. — 5. - Ove. - P.S. - N.L. — 6. - Nases. - O.U.A — 7. - Nn. - Lien. — 8. - Etalées. — 9. - Télésiège.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2e trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE